

WOLFF, PHILIPPE-HENRI (1817-1906)

<p>WOLFF, Philippe, pasteur rattaché à la Mission de Grande-Ligne (1843-1845) puis à la Foreign Evangelical Society of New York et aux presbytériens américains (1848-1852), à la French Canadian Missionary Society (1852-1862) et finalement, à l'American and Foreign Christian Union de New York à partir de 1869, né à Genève le 10 mars 1817, fils d'Albert-Henri Wolff et d'Amélie-Antoinette Hauloch, décédé à Boston le 1^{er} janvier 1906 et inhumé à Amherst MA. Il avait épousé Hannah Crocker Bowles le 8 août 1850.</p>	<p>Nous ne lui connaissons pas de photo.</p>
--	--

La famille Wolff est originaire de Kunzelsau dans le Würtemberg en Allemagne. Elle s'était fixée à Genève depuis quelque temps déjà au moment de la naissance de Philippe et était selon toute évidence francophone. Vers 1808, son père Albert-Henri Wolff (1778-1848) avait épousé Amélie-Antoine Hauloch (1790-v1878) et ils avaient eu deux enfants dans leur maison du « Pré-fleuri » à Genève : Henriette-Élisabeth (1810-1899) et Philippe-Henri (1818-1905). Henriette épousera à Genève un médecin américain Gurdon Buck et ira vivre par la suite aux États-Unis à New York. Elle était excellente pianiste alors que Philippe-Henri n'était absolument pas doué pour la musique, dit la généalogiste des Buck, tandis que Joseph Provost le donne comme « un musicien de talent » (p. 8). À côté des super doués de la famille dans ce domaine, l'image de Philippe pouvait paraître pâle, mais peut-être avait-il après tout quelque talent, toute proportion gardée, qui sait ?

Nous ne connaissons rien de l'enfance de Philippe Wolff à vrai dire. Nous pouvons deviner qu'il était d'une famille plutôt à l'aise pour lui payer des études assez longtemps et lui permettre de s'orienter dans la vie. Et par la suite, rien de transparaît sur une quelconque difficulté d'existence, au contraire. Son choix missionnaire semble être apparu assez tôt puisqu'il n'a que seize ans quand il suit en 1832 les cours de l'Institut des missions de Lausanne pour la formation des ouvriers se destinant à travailler à l'étranger. Il quitte en 1834. Puis s'engage en 1836 à suivre des cours à la faculté de théologie de l'Oratoire, qui soutient les orientations théologiques du Réveil. Compte tenu qu'il recevra son diplôme en mars 1843 et qu'il nous dit lui-même être passé par l'Université d'Erlangen en Allemagne (qu'il juge strictement luthérienne et opposée au rationalisme), il y a fort à parier qu'après deux années de théologie à Genève, on ait accepté qu'il fasse une année supplémentaire ailleurs et dans une langue étrangère pour parfaire sa formation. (C'est le même type de formation extérieure que suivra R.-P. Duclos quinze ans plus tard sous la même direction de Merle d'Aubigné.). Après ces solides années d'études, il obtient son baccalauréat en théologie et choisit, à 25 ans, de partir pour le Canada. Il est encore célibataire.

Il est engagé dès cette même année par la Mission de Grande-Ligne et enseigne à l'école missionnaire encore dans ses débuts. Compte tenu de ce qu'il dira plus tard, il ne devait pas être très chaud sur les positions baptistes dans lesquelles s'engageait M^{me} Feller et, deux ans plus tard, il mit fin à son engagement avec elle. Vogt-Raguy cite (p 121) une lettre d'Henriette Feller : « il n'était pas qualifié pour un établissement comme

le nôtre... [on peut penser qu'il était trop intellectuel, trop savant pour le genre d'élèves modestes de l'Institut qui commençait]. Wolff a été l'occasion de beaucoup de troubles dans notre église... » Amand Parent (p. 70) nous en donne un aperçu. Quand le pasteur Cyrille Côte prend charge de l'église de Saint-Pie en 1844, il refuse de baptiser les enfants, se rangeant à l'approche baptiste de l'adhésion adulte à la foi. Cette position est immédiatement dénoncée auprès du Comité de la Mission par le pasteur Wolff. Le pasteur Côte dut s'expliquer avec, comme résultat, qu'il délaissa les presbytériens pour rejoindre les baptistes. On comprend alors que la directrice de la Mission ait trouvé que Wolff avait occasionné « beaucoup de troubles ». Pourtant, M^{me} Feller et M. Roussy n'étaient pas au départ baptistes, mais ils le devinrent à cette occasion. On comprend que Wolff se soit détaché de Grande-Ligne en 1845 et ait préféré s'occuper de l'église de la French Canadian Missionary Society à Montréal, où il sera l'assistant-pasteur de J.-E. Tanner. C'est dans ce contexte qu'il prépare un recueil de cent cantiques sans musique et qu'il fait imprimer à New York sous le titre de *Chants Évangéliques pour l'édification particulière et pour le culte public*. Duclos nous dit qu'il y en a eu une 2^e édition la même année, que le recueil a longtemps été en usage et que son contenu a largement été repris en 1862 dans les *Chants évangéliques* de Rivard.

Lors de son passage à Grande-Ligne, Wolff avait connu le Révérend Robert Baird, secrétaire de la Société étrangère de New York (Foreign Evangelical Society of New York, FESNY) qui suivait de près d'évolution de la Mission, Ce dernier était venu une première fois dans le Bas-Canada en 1838. Six ans plus tard, au moment où Wolff y travaille encore, il en avait noté les progrès. Par ailleurs, le fait que Wolff soit familier avec la Faculté évangélique de l'Oratoire à Genève y facilitera sûrement l'inscription de Narcisse Cyr et de Théodore Lafleur pour y suivre les cours de théologie.

La FESNY de Baird et le pasteur Kirk de Boston ainsi que de nombreuses sociétés féminines américaines ne sont pas favorables à l'orientation baptiste de la Mission de M^{me} Feller. Quand Wolff la quitte en 1845 pour se rattacher à la FCMS, la FESNY transfère avec lui les fonds qu'elle donnait jusque là à Grande-Ligne (voir Billington, Protestant Crusade) et soutient le missionnaire. Dans un voyage à New York, celui-ci gagna même à la FCMS des organisations comme l'American Tract Society et à l'American Protestant Society. La FESNY a continué de soutenir la FCMS en lui versant de 500 à 1000\$ selon les années jusqu'en 1849¹. C'est alors qu'elle se fusionna avec l'American Protestant Society et la Christian Alliance pour former l'American and Foreign Christian Union. Elle était épaulée par plusieurs dénominations religieuses et d'éminents pasteurs qui travaillaient à des œuvres interdénominationnelles. Elle donnera régulièrement des nouvelles de ce qui se fait au Québec dans sa revue mensuelle *Christian Union*.

De février à juin 1848, à la demande de la FESNY et de Baird, Wolff va faire une tournée exploratoire à la Nouvelle-Orléans pour se rendre compte s'il est possible d'y établir une mission francophone. Il y retourne l'hiver suivant afin de poursuivre ce travail. Que la Nouvelle-Orléans soit la seule ville qui permette à ses omnibus de rouler le

¹ La FESNY est importante car elle soutien en 1846 des personnes aussi en France qu'en Belgique, en Suède, en Allemagne et en Italie.

dimanche n'était pas étranger sans doute à ce choix. Puis, pour des raisons familiales, Wolff se rend en Suisse à la fin juillet 1849. Robert Baird lui demande peu après de profiter de son séjour pour faire une tournée exploratoire en Allemagne au nom de l'American and Foreign Christian Union (AFCU) en visitant les Facultés de théologie notamment de Bâle, Berlin, Barmen, Stuttgart, Bremen et Hambourg afin d'évaluer quel type de recrues (allemandes) elles pourraient fournir aux États-Unis et au besoin de faire des arrangements à cette fin. Il y rencontre des personnages de marque comme à Leipzig cet ancien professeur qui est devenu son ami, Théophile-Christian-Adolphe Harless (1806-1879). C'est un homme important en Allemagne comme théologien et politique, et il mène la lutte pour récupérer les droits des protestants en Bavière contre les catholiques ultramontains ou les rationalistes. À Berlin, il a vu Maurice-Auguste Bethmann-Hollweg (1795-1877), membre de la première chambre prusse, conseiller du roi, aux vues plus ouvertes à la collaboration proche de celles de l'AFCU. Il était alors ministre des cultes dans le gouvernement. De plus, il se disait prêt à abandonner ses fonctions politiques pour se consacrer au développement des missions intérieures allemandes. Voilà le genre de personnages avec lesquels il entre en contact et qu'il apprécie pour leur ouverture et leur approche non sectaire².

Cette tournée se déroulera en octobre 1849. Elle nous indique en même temps que Wolff parle couramment l'allemand et l'anglais en plus de sa langue maternelle. Joseph Provost, qui l'a bien connu, dit qu'il est un érudit et un linguiste distingué, connaissant l'hébreu, le grec, le latin et plusieurs langues modernes, et qu'il était un bibliophile de mérite (p. 8). Il possédait des livres rares comme « un livre d'heures du XIII^e siècle, admirable dans sa fraîcheur, décoré d'initiales peintes en or et en couleur et enrichi de miniatures délicatement exécutés » (p. 8) ou des premières éditions des livres de Calvin, et bien d'autres. (Autre indice d'un pasteur assez à l'aise.)

Il ne rentre qu'à fin décembre et est encore à New York au début janvier au moment où il rédige son rapport. Il revient travailler à la Nouvelle-Orléans où il se fixe. Il lance même peu après un appel pour recruter davantage de membres et surtout obtenir des donateurs, des chrétiens américains, l'argent nécessaire pour construire une chapelle qui conviendrait à la communauté en croissance (qui a déjà accumulé 700\$). Il n'est pas seul à être actif auprès des francophones de Louisiane puisque le pasteur Jean-Baptiste L'Hôte a quitté Belle-Rivière en 1847 vraisemblablement pour occuper un poste dans cet État. Wolff poursuit son travail de création paroissiale pendant trois ans avant de revenir à Montréal afin de répondre à un autre besoin. Le 8 août 1850, à Roxbury MA, il a épousé Hannah Crocker Bowles (1827-1871) sur laquelle nous n'avons pas d'autres indications. Ils auront deux enfants : Albert-Henri (1853-1901) et John Elliott (1857-1940).

² Il le dira dans son rapport de mission. « My efforts were principally directed towards those who are orthodox and evangelical in their tendency, but moderate in their denominational feelings, and especially towards those, not a few now in Germany, who overlook entirely denominational interests in the Missionary cause. » (p. 163).

C'est à une tâche de formation des futurs ouvriers que veut l'employer la FCMS. Elle n'était pas la seule à le solliciter puisqu'en 1850, Merle d'Aubigné lui-même lui avait offert un poste à la Faculté de théologie de l'Oratoire, libéré par le départ d'un professeur jugé dissident. Wolff avait décliné l'invitation pourtant alléchante et préféré continuer de se consacrer à ses Louisianais. Cette invitation indique tout de même la confiance et le degré de compétence qu'on lui accordait.

Comme il n'y avait pas encore de collège de théologie francophone à Montréal, la FCMS avait décidé de former localement certains de ses ouvriers, soit pour parfaire leurs connaissances et les aguerrir en vue de leur tâche d'enseignement ou d'évangélisation soit pour les préparer à la poursuite d'études théologiques. Le projet était dans l'air dès l'adhésion de Wolff à la FCMS, mais il a mis bien du temps à se réaliser parce que le pasteur était souvent absent puisqu'il faisait des tournées de promotion aux États-Unis ou comme on l'a vu, il essayait de créer un noyau missionnaire actif en Louisiane. À son retour, le projet va enfin se concrétiser. Wolff veille à approfondir les connaissances générales des candidats. Quatre sont au rendez-vous à l'automne 1852 : Rieul-Prisque Duclos, André Solandt, Edouard Jamieson et André Geoffroy (voir leurs biographies). Wolff donne des cours de latin, de grec et de mathématiques, le pasteur Henry Wilkes se charge de la philosophie alors qu'on va prendre des cours d'anglais ailleurs. Et cette expérience se poursuit pendant deux ans, mais seul Duclos continuera en théologie à Genève. Wolff redevient libre et enseigne à Pointe-aux-Trembles en même temps qu'il supplée au besoin comme pasteur.

En 1858, il avait contribué avec les autres pasteurs de la FCMS à la fondation de l'Union synodale des Églises évangéliques, véritable Église canadienne-française originale qui commence avec quatre communautés dont Pointe-aux-Trembles (qui dessert aussi Saint-Lin et Mascouche-Lepage), Montréal (la rue Craig), Belle-Rivière et Sainte-Élisabeth (qui inclut L'Industrie). En 1859, au moment du départ de Charles Roux de la direction de l'école, on tente une nouvelle formule en lui confiant la direction pastorale de l'établissement alors Messieurs Vernon, Richard et Rivard s'occupent de la direction des études et de l'administration de la ferme. Mais la formule est abandonnée après deux ans, quand le pasteur Wolff quittera son poste en mars 1862 et se détachera de la FCMS dont il avait accepté d'être en même temps secrétaire depuis 1855.

Dans une lettre datée du 16 février 1862 conservée au Centre d'histoire de Saint-Hyacinthe, il parle de cette décision sans entrer dans les détails. En plus du désaccord qu'il a eu avec celui qui le remplacera, Alexandre Kemp, et avec James Court dont il n'a pas apprécié quelques interventions récentes, il semble que l'essentiel vienne d'un besoin de réorienter sa vie à 45 ans. Il s'est particulièrement occupé depuis dix mois de la communauté de la rue Craig affaiblie par le départ du pasteur Tanner, mais entend désormais n'être qu'un pasteur suppléant pour remplacer le pasteur Duclos en cas de nécessité, tout en restant en bons termes avec le Comité et la Société. Il fait valoir qu'il ne lui doit rien monétairement, qu'il a tout payé lui-même, études, voyages, qu'il ne lui a demandé qu'un demi-salaire.

«Écrivain distingué il publia, nous dit Provost, quelques volumes qui firent du bruit et qui furent réédités en France et en Suisse. Nous n'en connaissons qu'un qu'il fit paraître en 1860 en français et deux ans plus tard en anglais. Ce livre sur le baptême suscitera bien des vagues. Il voulait l'écrire depuis longtemps, mais n'avait pas la documentation nécessaire sous la main. Lors d'un voyage en Suisse, probablement en 1859, il avait enfin pu l'obtenir et avait rédigé l'oeuvre rapidement en y présentant des vues nouvelles sur ce sujet, selon ses dires. Il s'intitule *Le baptême, l'alliance et la famille* en français et vise une clientèle suisse et française. Il s'agit d'un volume de plus de 300 pages comprenant 158 sous-paragraphes identifiés. Il le reprendra en anglais à l'intention d'une clientèle américaine ou canadienne cette fois : *Baptism, the Covenant, and the Family, avec quelques additions par l'auteur, 345 p.*

L'oeuvre fut reçue très différemment. L'*American Theological Review*, de juillet 1862, accueillit plutôt favorablement l'ouvrage. « Sa logique sans faille et sa satire mordante provoquera sans doute des répliques cinglantes, mais plusieurs de ses arguments sont novateurs et ingénieux et nous croyons que bon nombre de ses positions seront difficiles à réfuter par nos frères baptistes ». (p. 576) His acute logic and severe satire will doubtless provoke retorts; but many of his arguments are novel and ingenious, and from some of his positions we think it will be difficult for our Baptist brethren to escape.

Les « frères baptistes » n'y ont pas manqué; ce fut un tollé et un blâme unanime. *The Christian Review* (de l'AFCU pour laquelle il avait travaillé une dizaine d'années plus tôt) le descend en flammes dans un article qui commence dans le persiflage de son approche avant de s'y attaquer de plein front. Quand Wolff affirme que l'immersion n'est pas un baptême, mais seulement une parodie profane et inconvenante de l'institution chrétienne, il se met à dos selon l'auteur non seulement les baptistes mais l'ensemble des professeurs de théologie du monde entier. Et ce chroniqueur (K.) va répondre point par point aux avancées de l'ouvrage. Pour terminer, il rappelle qu'au fond, même la divergence des confessions sur ce point n'est somme toute pas vitale, elle ne crée pas un obstacle à leur union spirituelle commune. Ils croient aux mêmes activités chrétiennes, rendent hommage au même Seigneur et s'attendent à la même bénédiction du Ciel. Qu'un pitoyable radoteur traîne la boue de son ignorance et son mauvais caractère sur la cause des dénominations comme celle de la nôtre, qui déshonore la sienne tout en faussant et vilipendant celle des autres, nous n'avons que de la pitié, teintée d'indignation et de mépris. Un homme qui peut ainsi librement et aussi imprudemment diffamer toute une dénomination religieuse, unie dans son soutien des principes de la foi évangélique, n'a pas droit au pardon. Son attitude déshonore notre commun christianisme, termine l'auteur. En Suisse, un baptiste non identifié écrira une brochure de 96 pages en réponse à ce livre et, à Montréal, le pasteur baptiste J. H. Walden trouvera dans une longue conférence qu'à peu près tous les 158 paragraphes du livre proposent des contre-vérités ou des erreurs flagrantes, du moins selon sa lecture assez littérale des textes. Comme les précédentes, cette critique se dit insultée par une pareille vision des choses. Quoi qu'il en soit, Wolff semble avoir vécu sereinement avec ces reproches, son approche sortant justement des sentiers battus et voulant apporter des vues nouvelles sur la question. Cela donne tout de même la mesure du personnage et son audace.

Dans sa lettre à Duclos, Wolff disait qu'il optait maintenant pour « un changement et [...] une vie plus conforme à [ses] goûts, à [son] éducation première et aux dons qu'[il a] reçus ». Cela laisse entendre qu'il s'adonnera à l'étude, à la lecture, ou voudra suivre des cours plus avancés. Nous ne savons pas comment il a réalisé un tel projet, tout ce que nous avons pu trouver c'est qu'il reste à Montréal de 1862 à 1868 en subvenant lui-même à ses besoins. Donne-t-il des cours privés, a-t-il d'autres moyens de subsistance, son épouse a-t-elle les siens propres, suivrait-il des cours complémentaires à l'Université, nous ne savons rien de tout cela. Mais il ne retourne pas en Suisse quelque temps pour y travailler contrairement à ce qu'affirme Vogt-Raguy.

C'est sans doute à cause de ses liens avec Baird (décédé en 1863) et l'ancienne FESNY qu'on le sollicite pour diriger ce qui est alors, en 1869, l'American and Foreign Church Union. Il y avait une parenté avec l'œuvre de travail en commun que proposait la FCMS. En 1860, elle supportait 73 ouvriers américains et en subventionnait 212 autres à l'étranger. Pourtant, comme au Québec, la plupart des dénominations américaines ont préféré établir leur propre organisation missionnaire de sorte que le travail en commun s'estompa dans le dernier tiers du XIX^e siècle. L'AFCU contribuera à soutenir la FCMS jusqu'en 1869 où elle lui donnera 2000\$ américains (32 000\$), moment où Wolff en devient directeur. Nous n'avons que l'indication de Vogt-Raguy (p. 121) comme repère et nous n'avons pu retrouver son nom dans les écrits de l'Union. Nous ne savons donc pas avec certitude s'il l'a dirigé et si oui, pendant combien de temps. Au moment de son arrivée en tout cas, cette société était nettement en perte de vitesse. Comme en 1884, elle ne gardera plus que l'Église américaine de Paris comme oeuvre, il est clair que Wolff a dû gérer une décroissance considérable au cours de son passage à la tête de cet organisme.

Son épouse est décédée en 1871 à 44 ans seulement, ses enfants ayant respectivement 18 et 14 ans alors. À partir de là, nous perdons presque complètement sa trace et nous sommes réduits au silence sur ses activités des trente années suivantes. Nous savons par une notice dans *L'Aurore* (3 novembre 1881) qu'il est maintenant installé à Boston (rue Tremont) et qu'il se porte bien. On en déduit qu'il a certainement laissé alors la direction de l'AFCU, mais nous ne savons quelles sont ses occupations premières. Il a gardé contact avec sa famille et sa soeur qui vit à New York. En 1894, il fera pour elle le récit de tout ce dont il se souvient concernant le passage de son beau-père Buck dans l'armée (dans la fanfare).

Les informations complémentaires nous viennent de Joseph Provost dont nous avons déjà cité quelques passages. Voici l'image qu'il donne de Philippe Wolff : « ... homme éminent par ses qualités, son dévouement et ses connaissances ». En 1898 à Boston, « je le trouvai frais, joyeux, plein d'entrain. Notre causerie fut des plus agréables. « Tanner et moi, me dit-il, avons bien travaillé, et puis nous avons souffert ! Mais, les souffrances, ça passe... le travail reste. Dieu prend soin du tout. » Curieuse association quand on sait les tourments qu'avait occasionné à la FCMS dont il était secrétaire le rattachement de Tanner aux presbytériens.

« Ce qui a caractérisé la carrière de M. Wolff, c'est sa ténacité à défendre les bonnes causes. Il a montré qu'il avait une âme fièrement trempée. On peut aussi dire de lui qu'il avait un coeur vivant, bien vivant, « vivant jusqu'au dernier morceau ». « J'ai, me dit-il, plus de quatre-vingt ans et la vie m'intéresse. »

Il était alors à Boston et habitait à l'hôtel. Il avait dû se départir d'une part de ses biens et son épouse était probablement déjà décédée. Il va disparaître à son tour quelques années plus tard, en 1905, à l'âge de 87 ans. Il en avait passé près de vingt ans au service de la mission au Québec avant de se réorienter vers d'autres activités pastorales dont nous ne savons que peu de chose. Nous espérons comme il le souhaitait lui-même qu'il y a trouvé son épanouissement et son bonheur.

30 novembre 2011, revu le 19 mai 2016

Jean-Louis Lalonde

Sources

Arbre franco-protestant dans Ancestry.ca par Richard Lougheed.

Lettre de Théodore Lafleur à Narcisse Cyr, 1^{er} août 1849, manuscrite, Archives baptistes à Montréal. (A rencontré M. Wolff à quelques reprises lors de son voyage en Suisse).

French Canadian Missionary Society, *Rapport annuel 1881*, Annexe historique, p. 45, 47, 49-50 et 80.

Report of the American board of commissioners for Foreign missions, 43e année, 1852, listes de membres. (en ligne).

Parent, Amand, *The Life of Reverend Amand Parent, 47 Year's Experience in the Evangelical Work in Canada*, Toronto, 1887, 235 p., ici p. 70

Rivard, Laurent-Edouard, *Chants évangéliques*, recueil, « Note historique » (1891), p. 1.

Provost, Joseph, « Histoire d'une Église Protestante Française de Montréal » [rue Craig], - « Traits de caractère de quelques-uns de ses membres », *L'Aurore*, 30 juillet 1898, p. 7-8.

Duclos, Rieul-Prisque, *Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis*, Montreal, Librairie évangélique, 1913, ici I, 196, 206, 230 et II, 102, 200.

Cramp, J. M., *A Memoir of Mrs. Feller*, 1^{re} édition, Londres 1876, 254 p. (traduction et appendice dans *Les Mémoires de Madame Feller*, Saint-Romuald, Editions Beauport, 1990, 282 p.). Ici, p. 167-168.

***, *The Bucks of Wethersfield, Connecticut, and the families with which they are connected by marriage : A Biographical and Genealogical Sketch*, Roanoke VI, The Stone Printing and Manufacturing Co., 1909, pour les liens avec la famille Wolff.

Allibone, Samuel Austin, *A critical dictionary of English literature : and British and American authors, living and deceased*, Philadelphie, 1871, vol. 3, à l'entrée "Wolff, Rev. Philippe", (en ligne).

Vapereau, Gustave, *Dictionnaire universel des contemporains, contenant toutes les personnes notables de la France et des pays étrangers*, Paris, Hachette, 1865, vol. 1, aux entrées Harless et Bethmann-Holweg, (en ligne).

Vogt-Raguy, Dominique, « Les communautés protestantes francophones au Québec, 1834-1925 », Bordeaux, Université Michel-de-Montaigne, 1996, aux pages 101-103, 112, 121, 137, 140, 157, 167, 173, 283, ann. 5, 9, 14.

Smith, Timothy L., *Revivalism and Social Reform. American Protestantism on the eve of the Civil War*, New York, Harper & Row, 1957, 253, (sur Baird et Kirk), (en ligne).

Ses articles

Wolff, Philippe, « Report from a tour in Germany, in October 1849, for the American and Foreign Christian Union », *The Christian World*, vol. 1, p. 162-171, (en ligne).

D'autres articles sont parus dans *The Montreal Witness* que nous n'avons pas consultés.

Son livre sur le baptême

Philippe Wolff, *Le baptême, l'Alliance et la famille*, Paris, Grassart, et Genève, Emile Beroud, libraire, 1860, 316 p. (en ligne).

Philippe Wolff, Rev., *Baptism, the Covenant, and the Family*, Translated freely from the French by the author, with some additions, Boston, Crosby & Nichols, 1862, 345 p., (en ligne).

Ses critiques

***, *American Theology Review*, "The Baptism, the covenant, and the Family", juillet 1862, p. 574, (en ligne)

Kendrick, A. C., *The Christian Review*, « Wolff on Baptism », avril 1863, p. 260-295, (en ligne).

Walden, John Hatch, *Baptism and Communion, being Strictures on a book entitled Baptism, the Covenant and the Family by Rev. Philippe Wolff, delivered in Nordheimer's Hall, Montreal March 30th, 1862*, Montreal, J. Starke & Co., 1862, 42 p., ICMH 40869, (en ligne).